


M

J'ai l'honneur de vous prévenir que pour donner plus d'extension à mon Etablissement, je viens de transporter mes Magasins de Lingerie **RUE DE LA BOURSE, N^o 8, L'ENTRÉE PAR L'ARCADE.** Veuillez avoir la complaisance d'en prendre note.

Je profite de cette occasion pour vous prier de me continuer la confiance dont vous avez bien voulu m'honorer jusqu'à ce jour.

Tulouse de la conserver, je mettrai tout mon zèle pour la justifier.

Veuillez agréer,

M

MES SALUTATIONS SINCÈRES.

*F. Bénard,*Ci-devant **RUE SAINT-DENIS, N^o 368.**



განმარტ. 2



PETIT COURRIER DES DAMES,

JOURNAL DES MODES.

MODES.

CE n'est pas seulement à Paris que l'élégance et la coquetterie cherchent à mettre à contribution les plus lointaines inventions, les recherches des pays étrangers ; l'Angleterre, aussi bien que nous, sait comprendre ces raffinements, ces soins de luxe, qui vont si bien avec la délicate beauté des femmes de cette contrée. Leur teint si doux, si frais, si brillant, cette carnation de *lis et de roses* qui ne trouve nulle part de rivalité, ce charme de fraîcheur qui leur est propre, devait aussi les rendre plus industrieuses à se préserver de toute fâcheuse atteinte. On en a eu l'exemple aux dernières courses d'Ascot, si renommées par la foule et les personnages de toutes sociétés qu'elles attirent. C'est dans cette occasion que les femmes les plus élégantes déploient leur goût et leur luxe de parure ; c'est comme un point de mire pour les nouvelles inventions, les créations les plus originales. Cette fois, on y a remarqué que quelques femmes des plus connues

pour leur élégance, cherchaient à introduire sous l'atmosphère brumeuse de leur pays, une des coutumes admises sous le beau ciel des Orientaux. Ces dames étaient suivies par des domestiques qui, pour les garantir des rayons du soleil, portaient au-dessus de leur tête de vastes parasols ; déjà on leur donne le nom indien de *kalidor*. Cet usage, qui rappelle trop l'indolence du Midi, ne nous semble pas devoir parvenir jusqu'à nous. Nos laquais n'ont pas la discrétion des esclaves du Levant, et nous pourrions trouver danger pis que celui de gagner un coup de soleil.

ROBES. — Les mousselines à lignes mates et claires font toujours de jolies toilettes de fantaisie ; on les emploie beaucoup pour redingotes. Nous en avons vu quelques-unes en cette étoffe dont les deux côtés du devant du jupon étaient fermés par des nœuds de ruban glacé, rose ou paille. Une grande pèlerine garnie en dentelle.

— Pour toilette de déjeuner, on a fait,

chez Victorine, une redingote en mousseline, dont les deux devans étaient bordés de crevés en tulle brodé; entre chaque crevé un nœud de ruban de gaze rose, dont les bouts retombaient en dehors du crevé. Cette échelle de nœuds correspondait avec des nœuds qui séparaient les doubles sabots des manches longues. Une ceinture à longs bouts nouait sur le devant, et retombait sur un jupon de gros de Naples blanc; le corsage, assez ouvert sur la poitrine, avait un collet rond en forme de schall rabattu, garni d'une double rangée de dentelle.

— Avec les redingotes en jaconas brodé il est de rigueur d'avoir le jupon de dessous brodé dans le même genre de dessin que celui de la redingote.

— On fait beaucoup de pélerines à longs bouts, en mousseline unie, brodée seulement d'un large ourlet. Quelques-unes ont une très-petite dentelle au bord.

DENTELLES. — La mode de tout ce qui est en dentelle noire, prend chaque jour une telle extension, que les plus belles fabriques de blonde ont été obligées de donner à leurs fuseaux la direction des points de dentelles. Maintenant on fait à neuf tout ce qui a paru de plus élégant dans les vieilleseries que nous avons exhumées en ce genre. Les doubles mailles croisées sont les plus recherchées. Beaucoup de magasins sont maintenant approvisionnés dans toutes ces fantaisies, et l'on n'a plus besoin d'avoir recours aux revendeuses ou aux plus anciennes douairières restées dans les familles, pour se procurer ces élémens indispensables d'une toilette de bon goût. Parmi les magasins les mieux assortis, nous citerons ceux au *Voile de la Mariée*, rue Castiglione, n° 2; ils offrent dans le plus grand choix tous les objets qui se confectionnent en blonde ou dentelle, et de plus on y trouve l'avantage de pouvoir y faire exécuter immédiatement toute espèce de fantaisie, cette maison possédant des fa-
briques qui produisent avec une célérité et une

perfection qui ne laissent rien à désirer.

CHAPEAUX. — Les formes des capotes sont partagées entre celles qui sont placées si verticalement que la passe et la forme semblent au même niveau. Ce n'est plus alors que comme une longue passe qui prend du rond qui marque le haut de la tête. Le bouquet ou le nœud est ce qui indique le plus la séparation de la forme d'avec la passe. Ces capotes se placent tellement en arrière de la tête, que le bord se trouve au niveau du front, et recouvre à peine la garniture du petit bonnet que l'on place dessous. En opposition à cette forme de capotes, il vient d'en paraître une autre, dont la forme en crêpe ou gros de Naples, est disposée un peu en cône, au moyen de coulisses froncées. La passe est en paille de riz. Une branche d'aubépine ou un bouquet d'œillets orne le devant, et de longues brides de ruban de gaze partent du sommet de la forme, pour se nouer sous le menton. La coupe de la passe est ronde et assez collante sur les joues.

— Les pailles d'Italie ont les formes assez hautes, et la passe moins petite qu'aux chapeaux en étoffe. On les orne d'une belle fleur placée le plus simplement possible, et sans accessoire de ruban. Un chardon fleuri, un coetus, un pavot, une rose blanche à cœur rosé, quelques branches d'anémones, sont des fleurs qui produisent un joli effet.

— On voit des pailles de riz dont la forme entaillée présente alternativement une côte de paille et une côte de blonde à jour; la même répétition se trouve autour du fond. Le haut de la forme est aussi composé en rosace. On les orne de fleurs très-légères.

CEINTURES. — On voit moins de boucles aux ceintures. Les nœuds sont préférés, surtout avec les peignoirs élégans.

— Les rubans pour ceintures sont toujours excessivement surchargés de dessins brochés ou imprimés.

— Nous avons vu une écharpe ou plu-



tôt un mantelet très-original. Il était formé de rubans de gaze rose, brochés en noir, séparés par des entre-deux de dentelle noire. Les garnitures étaient en rubans bordés d'une dentelle; point de ruches sur le devant; une seule petite dentelle posée à plat, et rapprochée par des nœuds qui prenaient depuis le cou jusqu'au bas du mantelet.

— Les plus jolies bottines sont de la même étoffe jusqu'au bout du pied; on ne marque point la forme du soulier en peau, comme on le fait pour les bottines négligées.

— Les bas unis à coins brodés sont les plus élégans. Ces broderies sont d'une grande recherche pour leur perfection et leur dessin. On voit aussi beaucoup de bas qui n'ont qu'une seule guirlande au milieu.

HUILE DE ROSE.

Lorsque la reine des fleurs règne dans nos jardins, jouissez de son parfum, de sa gracieuse forme, de ses vives couleurs. Car la rose ne règne qu'un jour! son pouvoir cesse avec sa beauté; celle qu'on entourait, qu'on admirait le matin; le soir abandonnée, tombe tristement effeuillée sur la terre! ne souffrez pas, mesdames, qu'une pauvre fleur dont l'existence fut si pleine et si brillante, ait une mort triste et inutile.

Cueillez la rose des quatre saisons, prenez un bocal de verre blanc, mettez dedans une couche de feuilles de ces roses, puis une couche de sucre en poudre (il faut une livre de sucre pour une livre de feuilles), et alternativement une couche de feuilles et une couche de sucre, jusqu'à ce que vous ayez rempli votre bocal. Couvrez-le, exposez-le au soleil, et l'y laissez jusqu'à ce que la liqueur se soit formée au fond du vase, alors vous versez dessus la quantité d'eau-de-vie que vous jugez convenable. Laissez le tout ensemble pendant une demi-heure, et le versez

ensuite dans un filtre en laine, ou si vous n'en avez pas, dans un filtre en papier que vous ferez de cette façon :

Prenez une demi-feuille de papier *fluant*, pliez-la en deux dans sa longueur, puis encore en deux pour former un carré, ensuite en biais à partir du milieu de la feuille de papier : une fois, deux fois, trois fois, jusqu'à ce que vous ne la puissiez plus plier, vous l'arrondissez du haut, vous la dépliez pour la mettre dans un entonnoir, l'entonnoir dans une bouteille, et vous versez votre liqueur dans ce filtre de papier.

Si vous voulez que votre huile ait une jolie couleur rose, employez de l'esprit-de-vin au lieu d'eau-de-vie, et lorsque votre liqueur sera passée à travers le filtre, faites avec de la cochenille enveloppée dans un linge très-fin, une espèce de sachet que vous introduisez dans votre bouteille, et y suspendez par un fil, jusqu'à ce que la liqueur ait obtenu la couleur que vous lui désirez.

MARGUERITE.

« Oh mon Dieu ! oui, toute sa vie elle fut fidèle à son premier amour... »

C'est une vie bien pénible, bien différente de la nôtre, que celle des mineurs. Nous, qui sommes accoutumés à jouir de la brillante lumière du soleil, à nous ranimer aux feux de ses rayons bienfaisants, qui avons à chaque instant sous les yeux les tableaux variés que la nature crée sans cesse, nous ne pouvons pas nous faire une idée de leur existence souterraine. A peine nous doutons-nous que pour fournir aux besoins de notre industrie ou de notre luxe, une foule d'hommes se condamne à passer la plus grande partie des jours, plusieurs même des années, enterrés dans

les entrailles de la terre, éclairés seulement par la pâle lueur des lampes, exposés à des dangers de toute espèce.

Rien de plus affreux au premier aspect que leur sort. Mais telle est la force de l'habitude, que le mineur ne pense guère à regretter, pendant qu'il se livre à ses travaux, ce dont il ne peut jouir qu'aux jours de fêtes et de repos. De cette vie laborieuse, retirée, frugale, naissent pour lui des vertus qui lui font aimer sa situation et bénir la Providence ! Il s'attache à sa profession, à-peu-près comme le Lappon préfère aux contrées les plus riantes et les plus fertiles, les neiges éternelles, les Landes stériles de sa patrie, et la triste hutte enfumée où il a reçu l'existence.

Le mineur porte dans ses travaux une égalité persévérante qui en allège le poids ; dans ses rapports avec ses chefs, une soumission caressante, lorsque l'esprit de justice préside au commandement ; enfin, dans ses relations avec les étrangers qui osent descendre dans ses fosses profondes, une politesse simple et respectueuse, une sollicitude ingénieuse à écarter d'eux la fatigue et le danger. C'est au sein de leurs sombres ateliers que je suis venu étudier leurs mœurs ; et lorsque, guidé par le porion le plus attentif, j'eus quitté la surface terrestre qu'éclairait la lueur mélancolique de la lune, pour m'enfoncer rapidement dans les profondeurs d'un puits de plus de sept cents pieds, il me semblait que j'essayais une nouvelle existence.

Bravant la fatigue, j'ai parcouru, dans toutes les directions, ces longues sinuosités à l'aide desquelles l'industrie humaine étend ses conquêtes. Dans les intervalles de repos, assis au milieu de ces bonnes gens, je me suis plu à les entendre causer sans contrainte, et leur confiance naïve n'a point trompé mon avide curiosité. Là, j'ai entendu les chants de la gaieté et les accens de l'amour ! car les mineurs ont aussi leurs bardes et leurs ménestrels ; là, j'ai vu des hommes satisfaits de leur destinée et n'en demandant pas d'autre.

Sombres asiles, puis-je me rappeler sans émotion les spectacles que vous m'avez offerts ? puis-je oublier les souvenirs que vous m'avez laissés ? Oh ! non, ils sont gravés profondément dans mon cœur ; ils me ramènent si souvent aux tems de ma jeunesse ! aussi ne mourront-ils qu'avec moi... et même je ne puis me résoudre à laisser périr dans l'oubli les récits de tant de scènes terribles ou attendrissantes dont j'ai été le témoin. Je m'y crois encore lorsque je les raconte...

C'était dans un des villages du nord de la France. Au milieu d'une population toute entière occupée aux travaux des mines, vivaient Pierre et Marguerite.

Pierre était le fils d'un porion en chef. A peine put-il se soutenir sur ses pieds, qu'il courut aux puits des mines ; il y descendait, et par ses jeux, sa gentillesse, il égayait les travaux de son père. Plus tard, lorsque les traits gracieux de l'enfance s'effacèrent pour faire place aux traits plus formés de l'adolescence, Pierre devint un bon ouvrier, et, après son père, c'était lui qui était le plus capable de diriger les travaux. Il devinait l'endroit que le mineur devait frapper en toute assurance ; il aurait parcouru sans s'égarer les longues galeries souterraines ; et incapable de frissonner dans les ténèbres, il expliquait gaiement et par des raisons toutes naturelles les mystères dont ses compagnons avaient l'habitude de s'effrayer mutuellement. Seul, peut-être, il ne tremblait pas quand on parlait de ce fléau des voûtes souterraines, de *ce brison*, dont le mineur le plus aguerri ne prononce le nom qu'avec un secret effroi.

Un soir que le père de Pierre revenait d'un village voisin, il entendit des gémissements : il était bon ; jamais un cri de détresse n'était en vain arrivé jusqu'à lui. Il s'arrêta, fureta dans les taillis qui bordaient les deux côtés du chemin qu'il parcourait.... Quel fut son étonnement ! un enfant, couvert de quelques haillons, s'agitait sur l'herbe, et levait ses petites

maius vers le ciel, comme s'il eût imploré des secours. Des larmes mouillaient ses petites joues pâles, et le son rauque de sa voix annonçait que depuis long-tems le hasard ou la méchanceté l'avaient ainsi livré à la pitié des passans.

Le vieux mineur, à ce spectacle inattendu, sentit son cœur se briser; il l'enveloppa dans son tablier de cuir, et l'emporta en lui donnant de nombreux baisers, et en cherchant à apaiser ses gémissimens.

« Femme, dit-il en ouvrant la porte de son logis, devine quel présent je t'apporte... La Providence nous a choisis entre tous les habitans du village, pour rendre service à un malheureux; tu m'approuveras, j'en suis bien certain, car je connais ton cœur. »

Pour toute réponse, la mère de Pierre tendit la main à son mari. Alors elle sut par quelle aventure une jolie petite fille entra dans la maison; elle la regarda tout aussitôt comme son enfant.

C'est ainsi que Marguerite fut rendue à la vie, trouva une famille, elle qui avait tout perdu, et semblait destinée à devenir la proie des animaux carnassiers qui parcouraient souvent les bois et les clairières.

Or, ils grandirent ces deux enfans; et, comme ils étaient toujours ensemble, qu'ils ne pensaient qu'à se plaire, ils s'aimèrent bientôt avec tendresse. Aux noms de frère et de sœur qu'ils se donnaient en succédèrent de plus doux. Leurs cœurs s'entendirent; ils rêvèrent un avenir, une félicité qu'ils ne faisaient encore que soupçonner, et Pierre demanda à son père de lui donner Marguerite pour compagne. C'était le vœu des bons parens. Comme ils furent émus, lorsque ceux-ci leur répondirent: « Fixez vous même le jour de votre bonheur. »

Ce fut bientôt, et ils étaient si aimés, ils méritaient si bien de l'être, que pour tous les mineurs ce fut aussi un jour de fête que celui qui éclaira leurs fiançailles! On quitta les travaux; les mines furent

désertes, les tables se dressèrent, les bouquets ornèrent les corsets des jeunes filles, les boutonnieres des garçons; partout on entendit les accens de la joie, le bruit des instrumens qui réglaient les pas des danseurs réunis sur le gazon.

Mais voilà qu'au milieu de la fête, on remarqua que Pierre était venu furtivement embrasser sa jolie fiancée; après, il avait dit mystérieusement aux jeunes compagnes de Marguerite: « Retenez-la!... c'est le moment de la surprendre, et c'est maintenant que je dois lui remettre les présens... » On le vit s'éloigner en souriant, et en plaçant un doigt sur sa bouche, comme pour recommander le secret. Il tourna lentement autour de la maison, parut prendre un chemin qui conduisait à d'anciennes mines... et puis Pierre ne revint plus...

Il ne revint pas le soir, il ne revint pas le lendemain... On le chercha, on l'appela, on l'attendit... Trois jours, quatre jours, huit jours, un mois, un an s'écoulèrent, Pierre ne revint jamais!!!!

Le jour des fiançailles, aussitôt qu'on se fut aperçu de cette absence extraordinaire, on suspendit les jeux... la fiancée pleura, se tordit les bras... les mineurs, conduits par le père de Pierre, parcoururent tous les passages des mines, ne laissèrent pas la place d'un homme sans examen... et rien, 'non rien ne vint leur donner l'espoir de retrouver même les restes de leur compagnon, de leur ami...

Marguerite faillit mourir! Elle ne revint à la vie que pour la consacrer au père, à la mère de Pierre. Ils étaient si à plaindre!... Elle aussi... mais la reconnaissance lui donna un courage surnaturel. Elle détacha son bouquet, sa couronne de fiancée, et en les serrant avec soin, elle se dit: « J'attendrai son retour!... »

(LA SUITE AU NUMÉRO PROCHAIN.)

Album.

On écrit de Calcutta qu'on vient de trouver un rare phénomène typographique, c'est un exemplaire du Coran, d'une dimension monstrueuse, dont un vieil habitant de l'Inde septentrionale est éditeur avec ses fils. Ceux-ci sont arrivés récemment à la Mecque avec leur précieuse charge. Les lettres ont environ trois pouces de long. Le volume a un pied d'épaisseur, quatre pieds huit pouces de longueur; le texte écrit par le père seul, a absorbé dix années de sa vie; la couverture du livre est en bois; il est porté par un chameau et se trouve placé sous un baldaquin recouvert d'une draperie écarlate.

— Il y a un spéculateur fort gai qui vient d'imaginer, à Paris, de vendre du vin qu'il appelle *vin de Noé*. Pas cher, ma foi! ficelé, cacheté, avec la bouteille, 4 francs. Vraiment ce n'est pas exorbitant, et à ce prix on peut bien boire du vin qui date du déluge. C'est une recommandation qui pourrait inquiéter quelques gourmets; mais il n'importe. Notre spéculateur va plus loin, il vend des *plants* venant en ligne directe de celui que Noé planta de ses mains patriarcales. On ne dit pas, par exemple, si notre homme fournit la généalogie de sa vigne.

— On croit que l'art de tricoter des bas ne fut trouvé que sous François I^{er}. Son fils Henri II porta aux noces de sa fille les premiers bas de soie que l'on eût vus en France. L'auteur des *métiers à bas* est inconnu. Les Français prétendent qu'il était de leur nation, existait sous Louis XIV à qui furent présentés les premiers bas qu'il fabriqua. Alors, les bonnetiers de Paris redoutant le préjudice que cette invention ferait à leur commerce, corrompirent un valet-de-chambre qui, avant de présenter les bas au roi, en coupa plusieurs mailles. Les bas se déchirèrent la première fois que le roi les mit, et l'in-

venteur n'obtint pas la récompense qu'il méritait. Il passa en Angleterre, et organisa dans ce pays la première fabrique des bas au métier. Les Anglais tiraient un si grand parti des métiers à bas, qu'ils avaient défendu, sous peine de mort, d'en exporter hors de leur île. Cependant un Français, Jean Hindies, importa d'Angleterre, en 1656, un métier à bas qui servit de modèle pour la première manufacture qui fut établie en France.

— A l'article VANITÉ, l'Entr'Acte rappelle les mots suivans appliqués à l'orgueilleux Baron.

« Nous avons raconté l'anecdote d'une reine de coulisses qui croyait déroger à sa dignité en se plaçant à table près d'une soubrette de comédie. De nos jours le ridicule ferait justice de ces scènes de comédie d'intérieur, bonnes à l'époque où Baron et Vestris avaient accoutumé la cour et la ville aux sorties de leur esprit orgueilleux. C'est Baron qui disait : *La nature a toujours été avare de grands comédiens; il n'y a jamais eu que Roscius et moi*. C'est le même qui pensa refuser la pension du roi, parce que l'ordonnance portait : *Payer au nommé Michel Baron la somme de...* C'est encore lui qui, blâmant la liaison de son fils avec M^{lle} Desmarest, s'écriait : *Le coquin ignore que les gens tels que nous ne sont faits que pour être sur les genoux des reines ou des princesses*. On connaît ce mot de Vestris, quand son fils fut enfermé au Fort-l'Évêque pour avoir refusé de danser devant Marie-Antoinette : *Résigne-toi, mon fils, c'est la première fois que notre famille a quelque chose à démêler avec celle des Bourbons*.

— Quatre sauvages, de la tribu indienne des Charruas, ont été amenés en France sous la surveillance d'un Français, M. Currel, directeur du collège de Monte-Video. Ces hommes, d'une race si étrangère à nos climats et à nos mœurs, ont le teint couleur de cuivre rouge, la tête presque ronde, et les cheveux d'un noir très-

foncé. Le cacique Péru, âgé de cinquante ans, porte sur le corps la cicatrice d'un énorme coup de sabre qu'il a reçu en combattant. Malgré son air grave et son visage rébarbatif, on l'a vu sourire à l'aspect de quelques jeunes dames qui faisaient partie de la réunion qui les visitait. Tacuahé, le plus jeune des trois hommes, a une figure assez agréable ; il était connu, dans son pays, pour son talent à dompter les chevaux, les sauvages et les taureaux. Il a donné, devant la société, un exemple de sa force et de son adresse à manier le jet des boules et du lacet, dont ils se servent pour envelopper et saisir leur ennemi. La jeune femme se nomme Guyunusa ; elle n'est pas belle ; elle n'a pas cependant le teint aussi cuivré que ses compagnons ; elle est devenue la compagne de Tacuahé, qui n'a que vingt ans comme elle, après avoir appartenu au cacique Péru. Ainsi le permettent les mœurs : on se prend et on se quitte chez eux quand on ne se convient plus ; il n'y a pas d'autre formalité pour le mariage. Le quatrième Charruas s'appelle Senaqué. Constant et fidèle compagnon du cacique pendant la guerre contre le Brésil, on le citait pour sa bravoure ; il a été blessé, dans la poitrine, d'un coup de lance dont on aperçoit la marque. Ces quatre sauvages sont à peu-près nus et accroupis autour d'un foyer sur lequel ils font griller de la viande fraîche qu'on leur sert pour nourriture. Ils ont paru d'abord un peu effarouchés de la présence de quinze à vingt étrangers ; cependant ils se sont rendus ensuite plus familiers ; et comme ils parlent et entendent assez bien l'espagnol et le portugais, ils ont pu répondre aux questions qui leur ont été adressées par quelques visiteurs.

— A la Porte-Saint-Martin, la représentation de *Bergami* a obtenu du succès. Beaucoup ont pu s'étonner de voir mettre en scène des personnages si près de nous ; mais pourquoi aurait-on plus respecté les étrangers que nous ne nous sommes respectés nous-mêmes ?

— Les concerts *en plein vent* que l'on donne chaque soir aux Champs-Élysées attirent la foule. Rien n'a mieux été compris que cette réunion des plaisirs d'une excellente musique et d'une promenade à la fraîcheur de la nuit.

THÉÂTRE DU VAUDEVILLE. — *La Camargot*, ou *l'Opéra en 1740*, comédie en 4 actes, mêlée de chants, de M^{rs} Dupenty et Fontan, attire la foule à ce théâtre. M^{me} Albert joue le rôle de *la Camargot*, et exécute un pas aussi bien qu'un premier sujet de l'Académie Royale de Musique. M^{lle} Brohan est charmante dans celui de *la Brillant*.

— Il vient de se publier une petite pièce du treizième siècle, intitulée : *des vingt-trois manières de vilains*. Ce singulier traité trouvé dans notre vieille littérature, offre la discription des différentes espèces de vilains, depuis les *archi-vilains* jusqu'aux *vilains* les plus laids. Cet ouvrage se trouve chez M. Sylvestre.

— *Thadéas-le-Ressuscité*, de M^{rs} Michel Masson et Luchet, est un ouvrage qui a de grands succès. Les développemens de l'amour paternel, une intrigue habilement conduite, et des caractères pleins d'intérêt, sont les mérites qui distinguent particulièrement cette production.

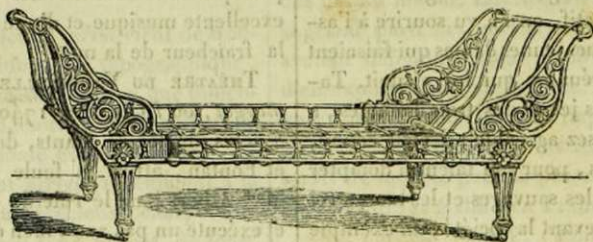
— *La Méchante Femme*, par M. H. Bonnelieu, chez M. Dumont, offre des tableaux qui vous brouilleraient avec tout le sexe féminin, si on n'était persuadé qu'il n'existe plus de semblables modèles. Néanmoins l'ouvrage n'est pas sans intérêt.

— M. Berthoud vient de publier deux volumes intitulés *les Cheveux du Diable*. On trouve dans cet ouvrage, esprit, morale et sensibilité. (Chez M. Mame-Delaunay.)

— *Une Raillerie de l'Amour*, par M^{me} Desbordes-Valmore a paru chez M. Charpentier ; tout l'éloge de l'ouvrage est dans le nom de l'auteur. *Les Pleurs*, son dernier recueil de poésies, obtiennent un succès toujours croissant.

DÉPOT DE LA FONDERIE DE FOURCHAMBAULT.

LITS ET SOMMIERS ÉLASTIQUES EN FER.



DIMENSIONS.

			PRIX
			Avec roulettes, sauf la peinture.
Longueur 6 pieds,	largeur 26 à 32	pouces.....	60 fr.
— — —	36 p. (3 pieds).....		70
— — —	42 p.....		75
— — —	48 p. (4 pieds).....		80

Peinture vert uni, 3 fr.; bronze à l'essence 6 fr.; vernis une fois, 15 fr.

Les lits en fer, à moins de prix excessifs, ont jusqu'à ce jour présenté si peu d'élégance dans leurs formes, qu'on n'a pu songer à les introduire dans les appartemens meublés avec quelque élégance. Les établissemens publics ont seuls pu convenablement substituer ces lits à ceux en bois, sujets à tant de dégradations, à tant d'inconvéniens, sous le rapport de la propreté et de la salubrité.

Mais ces conditions d'élégance et d'économie qui ont manqué aux lits en fer, sont réunies de la manière la plus satisfaisante dans ceux représentés par le dessin ci-dessus. La forme gracieuse et légère de leurs dossiers, des galeries qui forment leurs longs côtés, ne les rendent pas déplacés dans les chambres à coucher les plus recherchées; réduits à la dimension du canapé, ils sont d'un effet charmant.

Quant à la solidité, elle est garantie par l'adoption que le conseil éclairé de l'École Polytechnique a faite de leur système, de préférence à tout autre modèle, après de longues et rigoureuses épreuves.

Toutes les parties sont assemblées d'une manière si simple, qu'on peut les monter et les démonter en un instant, sans avoir besoin de recourir à un ouvrier.

Le fond est en lame élastique en fer; on peut y adapter un SOMMIER ÉLASTIQUE EN FER moyennant 15 fr., jusqu'à la largeur de 36 pouces; 20 fr., au-delà.

Ces SOMMIERS ÉLASTIQUES en fer donnent un coucher plus doux, plus propre, plus salubre que le sommier ou les matelas qu'ils remplacent avec une grande économie. On doit les considérer comme une des plus heureuses innovations qui puissent être introduites dans la composition d'un lit.

A ce Numéro est jointe la planche 985.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription: pour un trimestre, Paris, 9 fr.—Département 9 fr. 50 c.—Étranger, 10 fr.

Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ. RUE SAINT-LOUIS, n° 46, AU MARAIS.